

1

Ce n'était pas vrai, que m'avait-il pris de commettre une bourde pareille, de bouleverser ma vie sur un coup de tête ? Mon nouveau client anglais avait beau m'avoir choisi un somptueux hôtel au cœur de Londres que je n'aurais jamais eu les moyens de m'offrir, avec une chambre dans les tons taupe et de grosses bougies blanches jusque dans la salle de bains, je m'étais réveillée avec une sensation physique, désagréable de danger imminent, tandis que ma bouche s'ouvrait comme celle d'une carpe pour chercher de l'air. J'avais joué la veille mon avenir sur un coup de dés, et il semblait bien malheureusement que j'avais perdu... Mais pour bien comprendre l'élan absurde qui m'avait soulevée alors que je trempais dans l'immense baignoire à pattes de lion, il me fallait raconter ma journée d'hier depuis le début...

Ce mardi avait été un vrai marathon. J'avais en effet dû me rendre à un rendez-vous chez mon gynécologue – qui m'avait appelée à propos de mes analyses sanguines –, avant de sauter dans l'Eurostar pour une réunion à Londres avec un client qui souhaitait implanter en France une nouvelle marque branchée de produits capillaires. J'aurais certes pu attendre mon retour pour voir le Dr Muret, mais j'avais immédiatement pensé à quelque chose de grave lorsque sa secrétaire m'avait téléphoné, à un test HIV positif par exemple, et je n'avais pas hésité à repousser

mon horaire de train pour faire un saut dans le 8^e arrondissement. Les minutes m'avaient semblé durer des heures tandis que je patientais dans la salle d'attente d'un appartement haussmannien aux lambris savamment travaillés, que j'ouvrais et refermais machinalement un *Figaro magazine* de plus d'un an aux pages écornées – pourquoi ne trouvait-on jamais de *Charlie hebdo* ou de *Marianne* dans les salles d'attente, les médecins prenaient-ils tous leur carte de l'UMP, ou désormais des Républicains, en prononçant le serment d'Hippocrate ? – tout en récapitulant les – rares – risques que j'avais pu prendre depuis la dernière fois où j'avais effectué le test. Mais était-on jamais certain de la fidélité des partenaires avec lesquels on ne se protégeait plus ? Plus les minutes avaient passé, plus je m'étais convaincue qu'il ne pouvait s'agir que de cela. Comment d'ailleurs annonçait-on une nouvelle pareille, préparait-on des sels, un matelas pour s'allonger ? Mais lorsque je m'étais retrouvée devant le médecin taciturne qui avait remplacé mon gynéco de toujours parti en retraite, c'était une nouvelle d'un tout autre ordre qui était tombée de ses lèvres minces... Il s'était reculé sur son fauteuil en cuir savamment usé, m'avait à peine regardée avant de lancer tout à trac :

— Votre analyse de sang a révélé un taux d'œstradiol étonnamment bas pour votre âge, et je soupçonne une insuffisance ovarienne prématurée.

Son ton avait clairement indiqué qu'il ne s'agissait pas d'une bonne nouvelle, mais je n'avais guère été plus avancée.

— « Une insuffisance ovarienne », qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ils nous emmerdent avec leur politiquement correct, à nous empêcher d'appeler un chat un chat ! Pour être clair, je crains qu'il ne s'agisse d'une ménopause précoce.

Je m'étais reculée comme si j'avais été giflée.

— Déjà ? Ce n'est pas possible...

— Ce genre de chose est parfois héréditaire, votre mère a été ménopausée jeune ?

— Je ne sais pas, je ne lui ai jamais posé la question...

— Eh bien, je vous conseille de le faire ! Mais il peut aussi y avoir d'autres explications à ce genre de problème, une maladie ou un souci psychologique... Vous n'auriez pas subi un important choc émotionnel ces derniers temps ?

— Vous voulez dire, en dehors du fait de m'être fait séquestrer dans une cave pendant une semaine ?

— Ah oui, c'est vrai, vous m'en aviez parlé, cela peut en effet expliquer ce qui vous arrive. Peut-être devriez-vous songer à consulter un psychologue...

Comme si je n'y avais pas pensé !

— Je vois quelqu'un depuis plus d'un an, et je vais nettement mieux. Je fais moins de cauchemars, je...

Il m'avait coupé la parole, manifestement mal à l'aise. Une réaction que j'avais souvent pu observer lorsque j'évoquais mon enlèvement.

— Vous avez quand même dû vous apercevoir que vos règles devenaient irrégulières, non ?

— Pas vraiment... Je n'ai arrêté la pilule que depuis quelques mois, et je pensais simplement que mon corps avait des difficultés à se remettre en route.

— Je n'arrête pas de dire aux femmes de passer à un autre moyen de contraception après trente-cinq ans si elles veulent avoir une chance de tomber enceintes naturellement ! Qu'est-ce que vous croyez, que votre corps est une machine ?

Il s'était légèrement radouci.

— Rassurez-vous, un seul test n'est pas suffisant pour établir un diagnostic, nous allons faire d'autres examens, une nouvelle prise de sang, une échographie pelvienne... Mais si vous aviez l'intention de faire un enfant, je vous conseille de vous y mettre tout de suite.

« Si vous aviez » ? Mes tempes avaient bourdonné, ma gorge s'était serrée.

— Il me reste combien d'années ?

— Si le diagnostic de ménopause précoce se confirme ? Douze, dix-huit mois grand maximum.

Comment ne pas noter qu'il avait répondu en mois, et non en années ?

— Et encore, je ne suis pas certain que vos ovules soient de qualité suffisante. Il vous faudra sûrement consulter un spécialiste, je pourrai le moment venu vous donner des noms si vous le souhaitez.

Bien entendu que je le souhaitais ! Que croyait-il, que je disposais d'un carnet d'adresses rempli de noms de spécialistes de la fertilité ? Sous le choc, j'avais à peine écouté son laïus pontifiant sur toutes ces inconscientes qui attendaient qu'il soit trop tard pour se réveiller, qui faisaient passer leur carrière professionnelle avant le reste et venaient ensuite s'effondrer dans son cabinet. Ne réalisait-il pas la brutalité de ce qu'il annonçait, était-il devenu si imperméable à la détresse des autres pour

parler avec un tel mépris ? Lors de mes rares incursions dans le monde médical, j'avais été sidérée par le manque d'empathie de certains médecins – oncologues, gynécologues –, que leur spécialité aurait pourtant dû pousser à plus d'humanité et de délicatesse. En sortant du cabinet pour rejoindre la gare du Nord, j'avais évolué en état second, au point même de me tromper de ligne de métro alors que je connaissais le trajet par cœur. J'avais une heure plus tôt la vie devant moi, je me sentais jeune et pleine d'avenir, et en un claquement de doigts je n'étais plus rien de tout cela. La science nous donnait l'impression que nous pouvions sans difficulté faire un enfant jusqu'à quarante-cinq ans – avec tout l'éventail de stimulations hormonales, de congélation d'ovules et d'autres FIV dont nous disposions... –, et voilà que mon corps me trahissait alors que je n'avais pas encore trente-six ans ! J'avais passé les deux heures vingt de train dans une urgence fébrile qui m'embrasait le corps – à moins qu'il ne s'agisse tout bonnement de bouffées de chaleur ? – à chercher une solution à un problème qui me semblait plus insoluble que jamais.

*

L'immense écueil, l'incontournable écueil en effet était que je fréquentais depuis plus de cinq ans – sans vivre avec lui et avec plusieurs interruptions – Thomas, un homme que j'aimais passionnément mais qui refusait obstinément toute idée d'enfant. Nous n'avions certes jamais réellement abordé le sujet de manière frontale mais peu à peu, alors que nous jouions les équilibristes avec les mots, le thème était insidieusement devenu

tabou entre nous. L'un et l'autre nous crispions de manière flagrante lorsqu'un proche abordait la question fatidique, et je voyais Thomas s'assurer du coin de l'œil que je prenais bien ma pilule avant le dîner lorsqu'il dormait chez moi. Je lui avais d'ailleurs fait croire que je l'arrêtais pour des raisons de santé, et il s'était aussitôt empressé d'aller acheter un stock conséquent de préservatifs, comme par crainte d'en manquer. À une ou deux reprises, alors qu'il se sentait particulièrement détendu, en confiance, il lui était pourtant arrivé d'évoquer la possibilité de faire un enfant, et je n'avais plus osé bouger, respirant à peine pour ne pas l'interrompre. Mais il s'était ensuite rétracté comme un escargot à qui l'on touche les cornes, s'effrayant lui-même des mots qu'il en était venu à prononcer. C'était toujours la même histoire épuisante... Combien de mes amies avaient-elles été échaudées par des hommes qui s'emballaient tout seuls, faisaient des projets d'avenir – parfois même dès le début de la relation – avant de prendre peur et de leur reprocher d'aller trop vite, de tenir une conversation qu'ils avaient eux-mêmes mise sur le tapis ? Lorsque nous nous étions connus, Thomas n'avait d'ailleurs pas dérogé à la règle en voulant rompre après seulement deux nuits, alors que je ne lui avais même pas demandé de me rappeler. Et puis il s'était rassuré, et notre histoire s'était miraculeusement prolongée dans le temps... Selon un article que j'avais lu dans *Elle* quelques mois plus tôt, dix pour cent des hommes nés entre 1961 et 1965 n'auraient jamais vécu avec personne. J'aurais été curieuse de savoir s'il s'agissait d'un problème ponctuel lié à cette génération – à cause d'un traumatisme

lié à Tchernobyl, ou à je ne savais quoi d'autre –, ou si les trentenaires d'aujourd'hui étaient eux aussi affligés de cette même pathologie de la peur de l'engagement. Mais de quoi diable avaient-ils tous si peur, alors que nous les femmes n'avions jamais été aussi autonomes ?

En ce qui concernait Thomas, je n'étais certes pas naïve, je connaissais parfaitement les raisons de son refus de me faire un enfant : il était issu d'un milieu social bien plus bourgeois que le mien – même dans les milieux les plus nantis existaient des cloisonnements difficiles à oublier – et il ne pouvait envisager un instant de me présenter à sa famille, une étape qui deviendrait pourtant incontournable si je devenais la mère de son enfant. Je savais également qu'il avait été mal aimé de ses parents, et qu'il avait beaucoup de difficultés à s'imaginer père à son tour, même s'il en mourait par moments d'envie. Il s'agissait d'une situation insoluble, et j'étais désormais convaincue que nous ne progresserions jamais dans ce domaine, tandis que la présence fantomatique de cet impossible enfant flottait de plus en plus entre nous...

Résultat, je ne cessais depuis deux ans d'osciller douloureusement entre deux décisions tout aussi radicales et insatisfaisantes l'une que l'autre. À certains moments, je choisissais de tenter le tout pour le tout en restant avec Thomas, quitte à courir le risque de ne jamais être mère ; à d'autres je décidais au contraire de rompre, quitte à faire appel à un don de sperme en Espagne si je ne trouvais pas de père. Chaque matin, je me promettais de trancher dans le vif, et chaque soir je me couchais lourde de la culpabilité de ne pas l'avoir

fait, ce qui me contraignait ces derniers temps à prendre un somnifère pour pouvoir dormir quelques heures. J'avais le sentiment éprouvant de me trouver dans un train lancé à toute vitesse qui s'apprêtait à s'écraser contre le mur de ma ménopause, et de regarder tétanisée la poignée de frein sans pouvoir esquisser le geste susceptible de me sauver...